

— Oh, j'adore les mecs en uniforme !
Existe-t-il une phrase plus clichée que celle-ci ? C'est évident que je ne suis pas la reine du flirt, n'est-ce pas ? À l'adolescence, personne ne sait flirter ; à cet âge-là, on se contentait d'essayer par tous les moyens d'attirer l'attention du garçon sur lequel on craquait, jusqu'à ce qu'il nous brise le cœur parce qu'il préférerait sa PlayStation et prétendait qu'il n'en avait rien à faire de l'amour. Mais, à l'âge adulte, les rôles sont censés s'inverser. C'est bien connu que les hommes doivent faire des efforts pour séduire une femme. En tant que femme, flirter devrait donc être aussi naturel pour moi que respirer, n'est-ce pas ?

Sauf, bien sûr, si vous gobez ces vieilles conneries démodées, ces mythes perpétués par les comédies romantiques, qui affirment que toutes les femmes sont soit Beyoncé, soit Bridget Jones. Soit vous êtes une déesse jusqu'au bout des ongles, soit vous êtes une cause perdue. Pour être honnête, je n'ai jamais compris pourquoi personne ne voulait de Bridget, pourquoi elle était restée célibataire si longtemps. Ça me pousse à croire que ce concept de célibat à vie n'est probablement qu'une invention. Cela dit, n'importe quel être humain qui me verrait essayer de flirter avec ce pauvre jeune homme me rangerait très certainement dans la catégorie des Bridget Jones.

— Oh, euh, merci, dit-il, gêné.

Je suis surprise qu'on ne lui dise pas ça plus souvent. Les femmes adorent les pompiers, non ? Enfin, je suppose que la plupart des gens ne l'admettent pas à voix haute. Ils se contentent d'acheter le calendrier des pompiers torse nu avant de le cacher dans un tiroir.

Clairement, ma tentative de séduction ne fonctionne pas, et en plus, elle me rappelle pourquoi je suis toujours célibataire. Sincèrement, je ne m'étais pas trop inquiétée de cet aspect de ma vie... jusqu'à aujourd'hui.

Je me demande souvent qui a inventé le dicton « deux, c'est assez ; trois, c'est trop ». Allez savoir pourquoi, ils ont totalement oublié de parler de ce qui arrivait aux « un ». Ce n'est pas comme si j'avais besoin qu'on approuve mes choix de vie, mais ça aurait été chouette de me sentir incluse.

Être seule, ce n'est pas si terrible que ça. Je peux choisir ce que je veux faire et quand je veux le faire. Je suis la seule et unique personne à pouvoir décider de ce que je mange, de ce que je regarde à la télé, si je préfère allumer le radiateur ou ouvrir la fenêtre. Je suis indépendante, libre de faire ce que je veux, et je ne dois rendre de comptes qu'à moi-même...

Quand j'étais petite, mon entourage, mais aussi tous les films que je regardais et les livres que je lisais, m'affirmaient que j'avais deux options. Je pouvais me trouver un mec dès que possible, me caser, me marier, avoir des enfants, bref, vous connaissez le topo. Sinon, je pouvais opter pour l'alternative plus moderne et féministe : refuser ce destin de femme mariée pour devenir une castratrice à la magnifique carrière qui n'a pas besoin d'un époux ou d'enfants, qui gravit les échelons à la sueur de son front, et qui vit sa meilleure vie, seule.

Mais il y a un troisième chemin dont personne ne parle, et ce n'est pas vraiment celui que j'ai choisi, plutôt celui sur lequel je me suis égarée. Désormais, j'ai sûrement parcouru trop de kilomètres pour changer d'itinéraire.

Je sais que je ne suis pas la seule à avoir emprunté ce troisième chemin. J'ai fêté mes trente ans il y a quelques années, je suis célibataire, sans enfants, je ne suis pas propriétaire, et je papillonne d'un emploi à un autre. Nous sommes nombreux dans ce cas, mais souvent trop gênés pour l'admettre. Évidemment que nous sommes gênés. Avez-vous déjà vu les regards pleins de pitié qui suivent ces interrogatoires ? « Oh, tu n'as pas encore trouvé l'homme pour toi ? » Comme si j'avais passé chaque seconde de ma vie sur cette planète à chercher un homme, n'importe quel homme, qui posséderait assez de sperme pour que je puisse pondre un gosse à intervalles réguliers. Et tout ça pour quoi ? Parfois, on me dit que c'est mon devoir, de perpétuer la race humaine. Oui, eh bien, vous savez quoi ? Je n'ai pas postulé pour ce rôle (et il est fort probable que je serais aussi nulle pour cette tâche que dans mon emploi actuel, de toute façon).

J'aimerais qu'on arrête de faire croire aux femmes s'étant engagées sur cette troisième route que leur vie est un échec. C'est impossible de savoir ce que vit quelqu'un ; on ne sait pas pourquoi une femme n'a pas d'enfants, ou pourquoi elle n'a pas encore rencontré l'homme de sa vie. Et je vous promets que, plus vous avancez sur ce troisième chemin, sans but ni repères, plus il devient difficile de faire demi-tour.

Je suis seule, toute seule, avec un job au salaire misérable, un loyer qui me ruine chaque mois, et rien ni personne pour me soutenir. Et parfois, quand vous vivez seule, toute seule, votre vie peut dérailler, et personne

n'est là pour vous aider. C'est dans ces moments-là que vous vous retrouvez en période de crise, comme moi actuellement. Vous n'avez alors plus qu'une possibilité : essayer de flirter pour vous extirper d'une situation compliquée.

—Quand j'étais gamine, je refusais d'aller me coucher tôt, je voulais regarder *La Brigade du courage*, même si j'étais beaucoup trop jeune, expliqué-je.

Évidemment que je choisis de lui raconter ma vie. Que faire d'autre que m'enfoncer encore plus, maintenant que j'ai constaté que mes tentatives de charme ne fonctionnaient pas ?

—Oh, et *Urgences*, j'adorais cette série, continué-je.

Mon histoire de vie n'a aucun succès.

—Vous avez déjà vu un épisode ?

—J'ai vingt-cinq ans, me dit-il, sans une seule note d'émotion dans la voix.

Je ne sais même pas s'il a la référence.

Mon Dieu, ce bébé a neuf ans de moins que moi. Ça me souffle toujours de rencontrer des personnes bien plus jeunes que moi qui semblent pourtant bien plus matures, comme s'ils étaient de vrais adultes. Merde, j'ai trente-quatre ans, et je n'ai très certainement pas l'impression d'être une adulte.

—Navré, madame, mais quand je vous ai demandé de tout me raconter, je voulais parler de votre appartement, pas de votre enfance, explique le pompier.

J'ai le sentiment qu'il pense que je suis stupide. Mais être stupide est préférable à être pyromane, non ?

Une chose de plus sur laquelle les médias m'ont menti. Je croyais que les femmes étaient censées se reposer sur leur sex-appeal pour se tirer de toutes les situations ? Mais non, c'étaient encore des conneries.

Le pompier est grand, musclé, beau, comme les pompiers du calendrier, même si c'est le seul de l'équipe à remplir les critères. Ses collègues, qui courent à nos côtés, accaparés par leurs tâches, sont des hommes plus âgés, ainsi que quelques femmes. Je ne sexualise pas l'emploi de ce monsieur, bien sûr. Tout ce que je veux dire, c'est que le calendrier doit représenter un minuscule pourcentage des pompiers du pays, et n'est pas fidèle à la démographie des casernes britanniques, loin de là.

Et maintenant, je comprends mon erreur. Vous avez déjà entendu dire que, si vous finissez en prison, il faut que vous trouviez le plus grand détenu pour lui mettre un coup de poing ? J'ai essayé de flirter avec le pompier le plus sexy, et j'ai échoué. Mais ne soyez pas trop durs avec moi, il n'est même pas 6 heures du matin, il fait encore nuit dehors.

—Ooooooh ! m'exclamé-je, comme si je venais de parvenir à une conclusion époustouflante.

Je tousse pour m'éclaircir les poumons avant de poursuivre. L'air glacial de ce mois de janvier me gèle les organes.

—Oui, d'accord. Euh, je suppose que j'ai mis le feu.

—Oui, confirme-t-il, très, très lentement, comme s'il s'adressait à une idiote. On avait cru comprendre.

Je loue un appartement absolument minuscule juste au-dessus d'un restaurant italien géré par un homme du nom d'Antonio. Sa cuisine est aussi italienne que lui ; en d'autres termes, pas du tout. Il est gallois, mais croit visiblement que c'est une bonne stratégie marketing de faire semblant d'être italien. Antonio est mon propriétaire, et il est loin d'être recommandable. Il me réprimande constamment pour des erreurs que j'aurais prétendument commises, ou il flirte avec moi pour me féliciter lorsque

j'ai prétendument bien agi. La seule chose que *mon* sex-appeal me permet d'obtenir, ce sont des pizzas gratuites. Et la seule chose que des pizzas gratuites me permettent de décrocher, c'est une paire de fesses qui tremblote quand je cours. Enfin, j'imagine qu'elles trembloteraient. Je ne cours jamais. Même ce matin, pour fuir un bâtiment en feu, j'ai trottiné.

— Expliquez-moi simplement ce qu'il s'est passé, suggère-t-il. Avant, pendant, et après l'incendie.

Oh mince, par où commencer ?

— C'est un volute de fumée... Un volute ? Une volute ?

— Une volute, rectifie le pompier.

Il commence à perdre patience. Visiblement, en plus de faire flamber mon appartement, j'ai cramé toutes mes chances avec lui.

— Une volute, c'est ça. C'est une volute de fumée qui s'est introduite par la fenêtre qui m'a réveillée, donc, j'ai pris mon téléphone, j'ai couru, je vous ai appelés...

— Très bien, et avant que vous alliez vous coucher ?

— Avant d'aller me coucher..., répété-je lentement.

Je m'interromps lorsque je suis saisie par une nouvelle réalisation essentielle, qui donne à cette saga une dimension inédite et terrifiante.

Je suis sortie avec des collègues hier soir, et les choses ont pris une tournure inattendue. Nous avons organisé une soirée pour accueillir Greg, le nouveau, dans l'équipe. Je suis réceptionniste pour une agence web. Je ne suis pas certaine de savoir ce que mes collègues font de leurs journées, mais peu m'importe, je me contente de répondre au téléphone. Certains membres de l'équipe n'avaient aucune envie de fêter tard dans la nuit, mais moi oui, et Greg aussi, visiblement. Quand j'ai finalement décidé de rentrer, à 3 heures du matin, il m'a couru

après, a voulu savoir si je vivais loin de là et, lorsque j'ai répondu que mon appartement était tout proche, il m'a demandé s'il pouvait passer la nuit sur mon canapé, puisqu'il avait raté le dernier train.

J'ai d'abord cru que c'était une tentative de drague, mais, en réalité, il est vraiment venu chez moi pour passer la nuit sur mon canapé, ce qui me convenait parfaitement. Après tout, même *moi*, je sais qu'on ne conclut pas au premier rendez-vous. Je l'ai donc laissé sur mon sofa, profondément endormi. Je me suis couchée, puis...

—J'ai une petite question, dis-je d'un ton nonchalant. Si, hypothétiquement, quelqu'un dormait sur le canapé du salon, canapé qui a pris feu, vous le sauriez ?

Le pompier hausse les sourcils si haut qu'ils disparaissent sous son casque.

—Si quelqu'un était mort dans cet incendie, est-ce qu'on le saurait ? demande-t-il, incrédule.

Il n'attend pas ma réponse :

—Oui. Oui, on le saurait si quelqu'un était mort.

Je fais de mon mieux pour masquer mon soulagement à l'idée que Greg n'ait pas cramé en même temps que le canapé. Je ne peux pourtant pas m'empêcher de soupirer, si fort que je dégrasse probablement les derniers restes de fumée dans mes poumons. Très honnêtement, j'avais oublié Greg et, puisque ma chambre est plus proche de l'entrée que du salon, j'ai tout simplement foncé dehors dès que je me suis rendu compte qu'il y avait le feu. Dieu merci, Greg était déjà parti.

—S'il y avait quelqu'un chez vous, vous pensez qu'il aurait pu mettre le feu avant de partir ? insiste le pompier.

L'espace de quelques secondes seulement, je m'interroge : si le nouveau avait mis le feu à mon appartement, qu'est-ce qu'il aurait eu à y gagner ?

Le pompier est concentré sur quelqu'un derrière moi. Je suis son regard, jusqu'à une pompière qui tient un truc noirci et enfumé entre ses mains. Je ne suis pas une experte, mais ça ressemble à ce qui fut autrefois la poubelle de mon salon.

— On a trouvé la cause de l'incendie, annonce-t-elle. On dirait que c'était un négociant.

Je me mords le doigt pour éviter de me moquer de son lapsus, qui est ridicule, on ne peut pas le nier ; mais ma peau a le goût du charbon, je renonce donc rapidement. Je sais que ce n'est pas drôle, c'est horrible, tout ce que je possédais (même si ce n'était pas grand-chose) était dans cet appartement, mais si je ne ris pas, je vais pleurer, pleurer, et pleurer encore. Heureusement, la plupart de mes affaires, comme mes vêtements et mon ordinateur, étaient dans ma chambre.

— Vous fumez ? demande le pompier.

— Moi pas, mais l'homme qui a passé la nuit sur mon canapé, oui... Je lui ai dit que, s'il voulait fumer, il fallait qu'il sorte la tête par le Velux...

— On dirait bien qu'il a jeté sa cigarette dans votre poubelle avant de partir, constate-t-il.

— *Figlio di puttana !* nous interrompt un accent loin d'être italien.

Antonio apparaît derrière le pompier, sorti de nulle part. Il est plutôt petit et ses cheveux sont tellement noirs qu'ils sont probablement teints. Il est évident qu'il s'est dépêché de nous rejoindre, mais il a malgré tout trouvé le temps de mettre du gel dans ses cheveux avant de partir. Je suis prête à jurer qu'il adapte son allure à celle des personnages clichés de films sur la mafia, ce qui est bien loin d'avoir l'effet escompté.

—Antonio, *buongiorno*, le salué-je joyeusement, comme si j'avais la moindre chance de l'attendrir avec mon enthousiasme.

—Ne commence pas avec tes *buongiorno*, Ella, répond-il.

Son faux accent italien est tellement mauvais et exagéré que, même moi, je le trouve raciste.

—Tu as mis le feu à mon foutu appartement ?

—On pense que c'était la faute de son invité, corrige le pompier.

Il essaie de m'aider, ce qui est étonnant, vu que je lui ai mis des bâtons dans les roues depuis son arrivée.

—Merde, qu'est-ce que je t'avais dit ? s'agace Antonio, de plus en plus en colère.

Ce qui est certain, c'est qu'il maîtrise parfaitement le stéréotype du tempérament colérique des Italiens.

—Après ta dernière fête, je t'avais dit que je ne voulais plus de foutus invités, et voilà que tu recommences, et que tu crames tout mon bâtiment !

—Nous avons pu contenir l'incendie, monsieur, il n'a touché que le salon. Ella a donné l'alerte presque immédiatement, lui explique le pompier, mais Antonio refuse de se laisser convaincre.

—Je n'en ai rien à foutre, cette femme ne me cause que des ennuis ! rétorque-t-il.

—Je vais vous laisser parler quelques minutes.

Je n'en veux pas au pompier, qui cherche à s'extirper de la situation. Je sais qu'il faut être relativement courageux pour ce genre de jobs, mais il faudrait être carrément suicidaire pour s'interposer entre Antonio et moi.

—Antonio, écoute, je suis vraiment désolée, m'excusé-je sincèrement. Je ne me doutais de rien. C'était un collègue

qui a raté le dernier train. J'essayais de l'aider, voilà tout. Évidemment, je ne vais pas pouvoir te rembourser tout de suite pour les dégâts, mais je le ferai dans les prochaines semaines. Je peux même travailler à la pizzeria le soir, si tu veux. Mais... s'il te plaît, ne me vire pas... Je n'ai nulle part où aller.

— *Bella, bella, bella*, me dit Antonio.

Sa colère s'amenuise alors qu'il entoure mes épaules d'un bras. Oh, mon Dieu, il m'appelle toujours « *bella* », plutôt qu'Ella, quand il s'apprête à me sortir une vacherie.

— Je suis sûr qu'on peut trouver une façon pour toi de me rembourser, assure-t-il en commençant à me frotter le bras.

— Beurk !

Je ne peux retenir cette exclamation de dégoût en me dégageant de son étreinte.

— Oublie ce que j'ai dit, je préfère encore dormir sous un pont.

Antonio retrouve immédiatement sa colère.

— Dans ce cas, prends tes affaires et casse-toi de mon appartement ! crie-t-il.

Je soupire. Je suppose que je n'ai pas vraiment le choix. Voilà ce qui arrive quand j'essaie d'aider quelqu'un... Le résultat est littéralement explosif. J'ai évité à Greg de devoir passer la nuit dehors, ou de devoir appeler un taxi hors de prix, et c'est le prix que je dois payer. Je regrette désormais de ne pas l'avoir laissé se débrouiller.

Dès que le pompier me dit qu'il n'y a plus de risques, je monte à l'étage pour faire mes bagages.

C'est drôle, mon appartement a toujours été imprégné d'une odeur que je n'appréciais pas trop, une sorte de puanteur de cuisine grasse qui s'infiltrait depuis le restaurant. Maintenant que tout logement empeste la

fumée, j'ai oublié pourquoi je détestais autant cette odeur.

Le salon n'est pas aussi endommagé que je le pensais. Je m'étais imaginé un cratère noir géant, toutes mes affaires complètement cramées. J'ai dû sonner l'alarme plutôt rapidement, puisque les dégâts se limitent surtout au canapé et à la table. Dieu merci, j'ai donné l'alerte. Dieu merci, je me suis réveillée à temps. Voilà pourquoi je commence à me dire qu'il faudrait peut-être que je me trouve quelqu'un. Ce serait utile, au moins pour réduire les risques de mourir dans un incendie.

Je me dirige vers la minuscule salle de bain peinte en vert petit pois pour rassembler mes effets personnels. Je me lave rapidement le visage et essaie de me brosser les dents, sauf que ma brosse a le goût de fumée, c'est donc probablement plus hygiénique de laisser mes dents tranquilles pour le moment.

Je vide la moitié d'une bouteille de shampoing sec dans mes cheveux, passe un peigne dans les nœuds, et applique un peu de maquillage avant d'entrer dans ma chambre. Je renifle mes tenues de travail pour trouver celle qui empest le moins et, en l'aspergeant de déodorant, puis en la frappant énergiquement contre le lit, je tente d'en extraire la puanteur de la fumée. Je suis aussi présentable et mon odeur aussi acceptable qu'humainement possible. En plus, je suis bizarrement chanceuse ; toutes mes affaires tiennent dans trois sacs. Ils sont grands, certes, mais ce n'est pas bien impressionnant pour symboliser trente-quatre années de vie, n'est-ce pas ?

Quand je ressors, le pompier me demande mes coordonnées, s'ils devaient avoir d'autres questions à me poser. J'ai le sentiment qu'il a un peu pitié de moi, main-

tenant. Il me serre l'épaule en me promettant que ce n'était pas ma faute, et que l'assurance d'Antonio devrait le dédommager, mais je me sens coupable malgré tout.

—Antonio, l'appelé-je prudemment en m'approchant de lui.

Il se tient à l'extérieur du restaurant, qu'il a ouvert afin que les pompiers puissent vérifier qu'il n'y a aucun dégât.

—Ella, si tu comptes me demander de te rembourser ta caution, non, aucune chance, oublie, va te faire voir, s'énervé-t-il avec un accent qui rendrait Mario fier.

Je me contente de hocher la tête l'espace d'une seconde, pensive, avant de rejoindre ma voiture. Je dépose mes sacs à l'arrière, m'installe sur le siège conducteur et croise tout ce que je peux croiser pour qu'elle démarre. Parfois elle fonctionne, parfois pas. Ma voiture, comme ma vie, est bourrée de problèmes. La batterie se vide sans aucune raison, et un liquide non identifié fuit.

—Allez, l'encouragé-je en tournant la clé.

Le son qu'elle produit chaque fois que j'essaie d'allumer le moteur me donne l'impression qu'elle souffre. Je suppose que je vais devoir prendre le bus. Au moins, je peux laisser mes affaires dans le coffre.

J'ai de l'argent sur moi. Pas beaucoup, mais assez pour quelques nuits à l'hôtel, le temps de trouver une solution pour la suite. Dans l'immédiat, il faut que j'aille travailler. Je ne peux absolument pas me permettre d'être en retard aujourd'hui, d'autant plus que j'ai déjà eu plusieurs avertissements, grâce à ma voiture récalcitrante. Maintenant que je n'ai plus de domicile, j'ai plus que jamais besoin de mon emploi pourri.

Quel début d'année incroyable. Le mois de janvier vient à peine de commencer et tout dérape déjà. Voilà pourquoi

je ne crois pas au concept de résolutions pour la nouvelle année ; boire jusqu'à plus soif et chanter « Les lacs du Connemara » n'est pas une formule magique pour un nouveau départ, comme tant de personnes semblent le penser. L'année est nouvelle, certes, mais je suis toujours la même. J'espère que la situation va s'améliorer au fil des mois, mais je ne parviens pas à me débarrasser du sentiment que tout pourrait empirer...